



**HAL**  
open science

## Oeuvres complètes et œuvres qu'on prête : à propos des Opera omnia de Hildegarde de Bingen (1098-1179)

Laurence Moulinier

### ► To cite this version:

Laurence Moulinier. Oeuvres complètes et œuvres qu'on prête : à propos des Opera omnia de Hildegarde de Bingen (1098-1179). Béatrice Didier, Jacques Neefs et Stéphane Rolet. Composer, rassembler, penser les "œuvres complètes", Presses universitaires de Vincennes, pp.165-186, 2012. halshs-00804580

**HAL Id: halshs-00804580**

**<https://shs.hal.science/halshs-00804580>**

Submitted on 29 May 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Œuvres complètes et œuvres qu'on prête :  
à propos des *Opera omnia* de Hildegarde de Bingen (1098-1179)**

Laurence MOULINIER  
Université de Lyon II

A la toute fin de l'année 2007 est paru dans la prestigieuse collection « Corpus christianorum continuatio medievalis » des éditions Brepols un volume collectif intitulé *Hildegardis Bingensis Opera minora*<sup>1</sup>, et s'inscrivant à son tour dans une autre série, celle des écrits de Hildegarde de Bingen (1098-1179), inaugurée il y a 30 ans par la publication de son *Scivias*<sup>2</sup>. La célèbre abbesse des bords du Rhin fut en effet une visionnaire prolifique, qui laissa des ouvrages de nature diverse : outre une riche correspondance et trois livres de visions, on lui doit un traité de science naturelle, une « langue inconnue », un « alphabet inconnu », un drame liturgique et des compositions lyriques. Elle écrivit aussi la vie des saints patrons des deux monastères rhénans où elle vécut, le Disibodenberg et le Rupertsberg, et des textes didactiques ou exégétiques, comme la règle bénédictine commentée pour une communauté de chanoines réguliers, 38 questions sur l'Écriture glosées pour les Cisterciens de Villers-en-Brabant, ou le *Credo* d'Athanase expliqué à ses propres sœurs. Le volume d'*Opera minora* de la nonne rassemble cinq écrits dont trois avaient été déjà publiés ensemble à deux reprises<sup>3</sup>, mais est malheureusement dépourvu d'une introduction générale expliquant les tenants et aboutissants de l'entreprise, ou justifiant que certains textes n'y figurent pas : ce tome d'« œuvres mineures » aura-t-il lui-même une suite regroupant d'autres brefs écrits tenus pour l'heure à l'écart de l'entreprise, comme la *Vie de saint Rupert* ou la *Vie de saint Disibod* ? On comprend en tout cas implicitement que si ce volume voit le jour, c'est que leurs auteurs, ou l'éditeur, peu importe, considèrent que les « grands textes » de Hildegarde sont désormais disponibles et que les textes ici proposés sont d'une autre envergure. C'est donc une hiérarchisation des œuvres de la géniale moniale qui est ainsi entérinée, et sur laquelle je voudrais m'arrêter.

L'idée de publier les œuvres complètes de Hildegarde germa au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle dans l'esprit de l'abbé Migne qui, comme on le sait, fut à la tête, avec ses *Patrologies*, d'une vaste entreprise éditoriale visant à donner au public, parfois à n'importe quel prix, une bibliothèque universelle des auteurs chrétiens<sup>4</sup>. L'abbesse de Bingen se vit consacrer un volume entier, et l'édition des écrits rassemblés dans le tome 197 jouit notamment de la collaboration de Charles-Victor Daremberg, qui dirigeait alors la bibliothèque Mazarine<sup>5</sup>, et

<sup>1</sup> Hildegardis Bingensis *Opera minora*, éd. Peter Dronke, Christopher P. Evans, Hugh Feiss, Beverly Mayne Kienzle, Carolyn A. Muessig, Barbara Newman, Turnhout, Brepols, 2007 (Corpus Christianorum Continuatio Medievalis, 226).

<sup>2</sup> Hildegardis Bingensis *Scivias*, éd. Adelgundis Führkötter, Angela Carlevaris, 1978 (CCCM, XLIII, XLIIIA). Ont paru ensuite, dans l'ordre : Hildegardis Bingensis *Liber vite meritum*, éd. Angela Carlevaris, 1995 (CCCM 90) ; Hildegardis Bingensis *Epistolarium*, éd. Lieven Van Acker, Turnhout, Pars I (I-XC), 1991 (CCCM 91) ; Pars II (XCI-CCLr), 1993 (CCCM 91A) ; Pars III (CCLI-CCCXC), éd. Lieven Van Acker et Monika Klaes-Hachmöller, 2001 ; Hildegardis Bingensis *Liber divinarum operum*, éd. Albert Derolez, Peter Dronke, 1996 (CCCM 92). A cette série se relie la *Vita sanctae Hildegardis*, éd. Monika Klaes, parue en 1993 (CCCM 126).

<sup>3</sup> *De Regula sancti Benedicti, Explanatio symboli sancti Athanasii et Expositiones Evangeliorum*, publiés ensemble d'abord dans la *Maxima Bibliotheca Patrum* puis dans la *Patrologie latine*.

<sup>4</sup> Voir R. Howard Bloch, « Du bon et du bon marché : ou la fabuleuse exploitation industrielle des Pères de l'Église par l'abbé Migne », dans *L'Hostellerie de Pensée. Etudes sur l'art littéraire au Moyen Âge offertes à Daniel Poirion par ses anciens élèves*, dir. Michel Zink et Danielle Bohler, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1995, p. 59-74, et Id., *Le plagiaire de Dieu. La fabuleuse industrie de l'abbé Migne*, Paris, Seuil, 1996.

<sup>5</sup> Médecin lui-même et grand érudit, Charles-Victor Daremberg (1817-1872) laissa entre autres un *Etat de la médecine entre Homère et Hippocrate* et participa avec Edmond Saglio à la rédaction du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*.

du savant allemand Friedrich Anton Reuss<sup>6</sup>, mais plus encore du patronage du Bénédictin Jean-Baptiste Pitra<sup>7</sup>.

Disposait-on pour autant, à partir de 1855, des œuvres complètes de l'abbesse ? L'entreprise de Migne suscita des compléments d'importance, à commencer par les *Analecta sacra* de Pitra parus en 1882 qui comblèrent une lacune de taille en publiant pour la première fois de larges extraits du *Liber vite meritorum* jusqu'alors boudé par l'imprimerie et en donnant aussi l'édition princeps de la *Symphonia*, rebaptisée *Carmina* (les chants étaient édités comme de la prose, sans la musique<sup>8</sup>). Significativement, le volume d'écrits de la sainte réunis par Pitra portait pour titre « Nova sanctae Hildegardis opera » et pointait donc, notamment avec deux séries de lettres intitulées « nova et altera series » et « novae epistolae », l'incomplétude du tome 197 de la Patrologie latine. Ajoutons enfin qu'il faisait accéder pour la première fois aux presses, bien que par quelques extraits seulement, le *Speculum futurorum* de Gebeno d'Eberbach, principal fauteur de *pseudo-hildegardiana* sur lequel nous reviendrons.

Les *Opera omnia Hildegardis* de Migne suscitèrent également l'émulation, si l'on songe au projet éditorial avorté du chanoine Damoiseau qui, encouragé par le cardinal Pitra, lança une édition « nouvelle et correcte » des écrits de Hildegarde dont une édition partielle du *Scivias* fut le seul résultat tangible, sans qu'on sache pourquoi son entreprise tourna court<sup>9</sup>. Mais en tout état de cause, les *Opera omnia* de Migne n'en avaient pas moins innové par deux aspects : était publié pour la première fois, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale, une version du traité de science naturelle de Hildegarde jusqu'alors connu par une édition, très différente, de la Renaissance<sup>10</sup>, et pour la première fois aussi, une femme se voyait consacré tout un volume de la Patrologie. Sa contemporaine et amie Elisabeth de Schönau (1129-1164), étroitement logée dans le volume 195 consacré à Aelred de Rievaulx, n'eut pas cette chance, alors que c'est avec elle que Hildegarde avait fait son entrée dans le monde de l'imprimé. Elle accéda en effet aux presses grâce à Jacques Lefèvre d'Étaples qui, à la suite d'un voyage au Rupertsberg en 1509, donna en 1513 à Paris l'édition princeps du *Scivias*, première oeuvre visionnaire de la nonne, dans un recueil qui réunissait les écrits de six mystiques, trois hommes et trois femmes, dont Elisabeth et son *Livre des voies de Dieu*<sup>11</sup>.

Voir à ce sujet Danielle Gourevitch, "St Hildegard (1098-1179) and Migne's Patrologia Latina, a note on the edition of Hildegard's Subtilitates by Reuss and Daremberg", *Korot*, 10, 1993-1994, p. 19-24.

<sup>6</sup> Le titre est : *Sanctae Hildegardis abbatissae opera omnia*, Ad optimum librorum fidem edita. Physicae textum primus integra publici iuris fecit Car[olus] Daremberg. Prolegomenis et notis illustr. F. A. Reuss, accurante J[acques]-P[aul] Migne, *Patrologiae cursus completus, Series latina*, 197, Paris, Garnier, 1855.

<sup>7</sup> Voir Danielle Gourevitch, "St Hildegard (1098-1179) and Migne's Patrologia Latina... ", p. 21-22.

<sup>8</sup> *Carmina*, dans *Analecta sacra Spicilegio Solesmensi parata*, éd. Joannes Baptista Pitra, t. VIII, *Nova sanctae Hildegardis opera*, Monte Cassino, Typis Sacri Montis Casinensis, 1882, p. 441-447 ; voir à ce sujet *Opera minora...*, p. 357.

<sup>9</sup> Voir le *Proemium*, p. VII-XV, dans *Novae editionis operum omnium S. Hildegardis experimentum. Omnibus studiosis divinae sacrorum librorum linguae sacri altaris ministris propositum*, éd. Augustin Damoiseau, S. Petri Arenarii (Saint-Pierre d'Arena), ex officina Hospitii Salesiani S. Vincentii, 1893 ; le *Scivias* édité aux p. 1-272 constituait l'*experimentum* destiné à évaluer le nombre de souscripteurs possibles. Voir à ce sujet Michael Embach, « Beobachtungen zur Überlieferungsgeschichte Hildegards von Bingen im späten Mittelalter und in der frühen Neuzeit. Mit einem Blick auf die Editio princeps des *Scivias* », dans Rainer Berndt (dir.), *Im Angesicht Gottes suche der Mensch sich selbst, Hildegard von Bingen (1098-1179)*, Berlin, Akademie Verlag, 2001, p. 401-459, et Id., *Die Schriften Hildegards von Bingen. Studien zu ihrer Überlieferung und Rezeption im Mittelalter und in der Frühen Neuzeit*, Berlin, Akademie Verlag, 2003.

<sup>10</sup> Voir Laurence Moulinier, *Le manuscrit perdu à Strasbourg. Enquête sur l'œuvre scientifique de Hildegarde*, Paris/Saint-Denis, Publications de la Sorbonne-Presses Universitaires de Vincennes, 1995.

<sup>11</sup> [Faber Stapulensis éd.], *Liber trium virorum et trium spiritualium virginum. Hermae liber unus. Uguetini liber unus. F. Roberti libri duo. Hildegardis Scivias libri tres. Elizabeth[ae] virginis libri sex. Mechthildis virginis libri quinque...*, Paris, Henri Etienne, 1513 ; réédité de manière insuffisante dans *Revelationes ss. virginum Hildegardis et Elizabethae Schoenaugiensis ordinis s. Benedicti... una cum variis Elogiis ipsius Ecclesiae et Doctorum virorum*, Cologne, A. Boetzer, 1628. Sur cette dernière édition, voir Michael Embach, « Beobachtungen zur Überlieferungsgeschichte Hildegards von Bingen... », p. 430-445.

Rappelons rapidement la chronologie des éditions. En 1524, Jakob Köbel édita à Oppenheim, bien avant l'original latin qui ne fut publié qu'en 1602 à Mayence<sup>12</sup>, une traduction allemande de la *Vie de saint Rupert*<sup>13</sup>, en 1533 vit le jour à Strasbourg la *Physica*, rééditée en 1544, en 1566 l'*Epistolarium* de Hildegarde édité par Justus Blanckwalt avec d'autres courts écrits<sup>14</sup>, et enfin, en 1570, la *Vita Disibodi* et la *Vita Hildegardis*, rééditées en 1618. Le siècle suivant ne vit guère que des rééditions, avec ses *Revelationes* associées à celles d'Elisabeth<sup>15</sup>, et ses Lettres éditées une première fois par Blanckwalt reprises dans la *Bibliotheca magna Patrum* parue à Lyon, d'abord en 1619-1622 puis en 1677<sup>16</sup>. Puis, au XVIII<sup>e</sup> siècle, parurent des Lettres qui comblaient un manque de l'édition de Blanckwalt et de ses reprises<sup>17</sup>, la *Vie* de la sainte, toujours d'après Blanckwalt mais avec des corrections, dans les *Acta sanctorum*<sup>18</sup>, et surtout le *Liber divinatorum operum*, imprimé grâce à l'archevêque de Lucques Giovanni Domenico Mansi (1692-1779)<sup>19</sup>. Au total donc, un rythme assez lent, tributaire à la fois des redécouvertes de témoins mais aussi des intentions des éditeurs et des contextes, notamment religieux, qui justifiaient même parfois l'activité de pieux faussaires<sup>20</sup>.

Si l'édition princeps du *Scivias*, par exemple, doit sans doute être reliée à un *revival* du culte de Hildegarde autour du Rupertsberg fin XV<sup>e</sup>-début XVI<sup>e</sup>, et à un désir des nonnes de relancer sa canonisation, il est clair que nombre de ses autres écrits, en particulier ses lettres, furent imprimés pour servir les buts de réforme, et pas seulement dans les milieux protestants : nimbés d'une signification intemporelle, les textes de Hildegarde, en particulier ses critiques vis-à-vis de l'Eglise, purent être exploités dans des contextes très divers dès le XIII<sup>e</sup> siècle, de la propagande anti-mendiants<sup>21</sup> aux critiques contre les jésuites en passant par le grand Schisme — mais c'est une autre et longue histoire, que d'autres ont racontée mieux que nous<sup>22</sup>. Il faut souligner en tout cas, sans pouvoir s'y arrêter, que si l'on excepte le *Scivias*, la publication de ses œuvres authentiques fut précédée par celles de remaniements et

<sup>12</sup> *Vita B. Roberti confessoris e Lotharingiae Principibus oriundi, et quondam Bingionum ducis. Auctore B. Hildegarde in coenobio montis, qui dicitur S. Roberti, extra Bingam Abbatissa*, dans *Hincmari Rhemensis archiepiscopi... Epistolae*, éd. Johannes Busaeus, Moguntiae, Joannis Aleini, 1602.

<sup>13</sup> *Die Legend des heyligen hertzogen sant Ruprechts / bey Byngen uff sant Ruprechtsberg leylich rastende / Die Legend von der seligen / jungfrauen sant Hildegard der Christlichen Sibilla / und offenbarerin der heymlichen wunderwerck gotes/ die Aptsifin uff sant Ruprechts bergk gewessen ist*, éd. Jakob Koebel, Oppenheim, 1524.

<sup>14</sup> *Hildegardis Abbatissae in Monte S. Roberti apud naam Fluvium, prope Bingam, sanctissimae virginis et prophetissae Epistolarum liber... item eiusdem S. Hildegardis alia quaedam, hunc primum in lucem edita*, éd. Justus Blankwalt, Cologne, Apud haeredes J. Quentel & G. Calenium, 1566. Après la correspondance de Hildegarde, on trouve, dans l'ordre : *Questionum 38 solutiones*, p. 206 ; *Regulae sancti Athanasii explicatio*, p. 232 ; *Explicatio Symboli sancti Athanasii*, p. 248 ; et la *Vita Hildegardis* en 3 livres, p. 276.

<sup>15</sup> *Revelationes ss. Virginum Hildegardis et Elizabethae...*, Cologne, 1628.

<sup>16</sup> *Bibliotheca magna veterum Patrum et scriptorum ecclesiasticorum*, post Margerin de la Bigne per theologos Colon., t. XII, Cologne, 1619-1622, rééd. t. XXIII, Lyon, Apud Anissonios, 1677.

<sup>17</sup> *Epistolae variorum ad S. Hildegardem cum eiusdem ad eos responsis*, dans Edmond Martène, Ursin Durand, éd., *Veterum scriptorum amplissima collectio*, t. 2, Paris, Montalant, 1724, col. 1012-1133.

<sup>18</sup> *Vita s. Hildegardis*, éd. Johannes Stilling, dans *Acta Sanctorum*, Septembris tomus 5, Anvers, 1755, p. 679-697.

<sup>19</sup> *Liber divinatorum operum simplicis hominis*, éd. Giovan Domenico Mansi, dans Etienne Baluze, *Miscellanea Novo ordine digesta*, Lucques, 1761-1764, 4 volumes, tome 2, p. 335-452.

<sup>20</sup> Voir par exemple à ce sujet Jean-Louis Quantin, « Combat doctrinal et chasse à l'inédit au XVII<sup>e</sup> siècle : Vignier, Quesnel et les sept livres contre Fauste de Fulgence de Ruspe », *Revue des études augustiniennes*, 1998, vol. 44, n° 2, p. 269-297.

<sup>21</sup> Voir en particulier Kathryn Kerby-Fulton, "Hildegard of Bingen and anti-mendicant propaganda", *Traditio*, XLIII, 1987, p. 386-399 ; José Carlos Santos Paz, « Aspetti della ricezione della opera di Ildegarda nel Duecento », dans Charles F. Burnett, Peter Dronke, dir., *Hildegard of Bingen. The Context of her Thought and Art*, Londres, The Warburg Institute, 1998, p. 207-219, et Id., *La recepción de Hildegarde de Bingen en los siglos XIII y XIV*, tesis doctorales en CD-ROM, Universidad de Santiago de Compostela, 1999.

<sup>22</sup> Voir notamment Sylvain Gouguenheim, *La sibylle du Rhin, Hildegarde de Bingen, abbesse et prophétesse rhénane*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, et, en particulier à propos de sa tradition apocryphe, José Carlos Santos Paz (éd.), *La obra de Gebenon de Eberbach*, Florence, SISMEL, 2004.

extraits de ses prophéties ou de versions allemandes de révélations pseudépigraphes<sup>23</sup> : dès 1527, le prédicateur protestant Andreas Osiander publia des *Weissagungen über die Papisten* mises sous le nom de la nonne<sup>24</sup>, et en 1529, Jérôme Gebwiler fit paraître à Hagenau, sous le titre de *De praesenti clericorum tribulatione*, des révélations attribuées à Hildegarde qu'il avait trouvées "dans un très vieux manuscrit"<sup>25</sup>.

La notion d'oeuvres complètes, cela a été assez dit, serait une notion moderne qui aurait été inconnue des auteurs de l'Antiquité et de ceux du Moyen Âge<sup>26</sup>. Il convient toutefois de souligner que l'ensemble des écrits de l'abbesse fut rassemblé de son vivant même au monastère où elle finit sa vie, le Rupertsberg, dans un manuscrit qui tire son surnom actuel, *Riesenkodex*, de ses dimensions<sup>27</sup>. Mais ce codex qui rassemblait ses livres dans un ordre mêlant progression chronologique et importance décroissante, comme pour en former un canon, ne fut jamais publié tel quel, alors qu'il avait suscité la curiosité et l'admiration de Trithemius, de Lefèvre d'Étaples et même de Goethe<sup>28</sup>.

Le *Riesenkodex* n'offre pas forcément la plus ancienne version de chaque œuvre, puisque la production littéraire de Hildegarde commence dans les années 1140, avec son *Scivias* achevé en 1151. Mais il est perçu comme « l'archétype », le plus vieux témoin, comme le disent tour à tour Lefèvre d'Étaples et Blanckwalt en présentant les écrits de la sainte qu'ils entreprennent de mettre en pleine lumière<sup>29</sup>. Lefèvre d'Étaples, pour sa part, devait se contenter de donner au public le premier écrit conservé dans ce codex, le *Scivias* ; ce qui l'intéressait était d'éditer un recueil d'écrits visionnaires, et non les œuvres de la sainte en particulier, qu'il ne connaissait visiblement pas avant son voyage en Allemagne<sup>30</sup>. Blanckwalt, en revanche, reculant peut-être devant les dimensions des deux autres livres de visions, choisit pour sa part d'imprimer des textes à la fois plus courts et plus nombreux,

<sup>23</sup> Voir entre autres à ce sujet Stuart Jenks, "Die Prophezeiung von Ps. Hildegard von Bingen", *Mainfränkisches Jahrbuch für Geschichte und Kunst*, 29, 1977, p. 9-38.

<sup>24</sup> *Sant Hildegardten Weissagung uber die Papisten und genanten Geystlichen Welcher erfulung zu unsern zeytten hat angefangen und volozgen sol werden*, Nuremberg, 1527 (paru aussi la même année à Wittenberg et à Zwickau).

<sup>25</sup> Voir à ce sujet Michael Embach, « Beobachtungen zur Überlieferungsgeschichte »..., p. 453-454. N'oublions pas non plus *Widerlegungen der falschen beschuldigung und lesterwort etlicher Münich, so sie zu Cöllen widder denn Edlen unnd wolgeborn H. Wilhelm Grauen zu Eysenburg... Item ein Prophecey S. Hildegardis von dem Bettelorden*, s. l., ca. 1520, et, sans mention de lieu ni de date, *Namhaffter offenbarungen zwo. Aine sagt der Allt Joachim. Die Annder die heylig fraw Hildegardis...*[Munich], [1518].

<sup>26</sup> Voir notamment Emmanuel Fraisse et Bernard Mouralis, *Questions générales de littérature*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 100-115, et Françoise Letoublon, « Remarques sur l'absence de la notion d'oeuvres complètes chez les auteurs de l'Antiquité », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 1999, n° 370, p.13-18. Pour une position opposée concernant les œuvres complètes dans l'Antiquité, voir dans ce volume l'article de Stéphane Rolet.

<sup>27</sup> Cet impressionnant manuscrit copié du vivant de Hildegarde au Rupertsberg (entre 1177 et 1179 ou 1180), se compose de 481 folios de 46 x 30 cm et pèse 15 kilos... Il se trouve aujourd'hui à Wiesbaden, Hessische Landesbibliothek, 2, et contient dans l'ordre : *Scivias* ; *Liber vitae meritorum* ; *Liber divinatorum operum* ; *Epistola ad praelatos Moguntinos* ; *Vita Hildegardis* ; *Epistolae* ; *Congregatio Hunnensis cenobii ad sanctam Hildegardem* ; *Explanatio Regulae s. Benedicti* ; *Expositiones evangeliorum* ; *Lingua ignota* ; *Litterae ignotae* ; *Litterae quas Villarenses fratres post obitum Hildegardis ad nos miserunt* ; *Symphonia* (dont *Ordo virtutum*, ff. 478v-481v). Voir *Opera minora...*, p. 33.

<sup>28</sup> Voir Barbara Newman, *Opera minora...*, p. 338.

<sup>29</sup> « Dans l'intérêt de la « république chrétienne » (« in lucem emittere et reipublicae christiane communicare opere precium duxi »), dit Blanckwalt ; voir Justus Blanckwalt presbyter, *Sancte Hildegardis Epistolarum liber...*, *prefatio* : « Hildegardis opera... quae ego nuper manibus propriis ex archetypo quod in monasterio in Monte S. Roberti prope Pinguam sancte adservatur, descripsi ».

<sup>30</sup> Comme il l'explique dans l'épître dédicatoire, il put lire au Rupertsberg ce qu'il pensait être le plus vieux témoin du *Scivias*, à savoir celui contenu dans le *Riesenkodex*, et en obtint copie du monastère du Johannisberg qu'il rapporta à Paris : « nam cum in claustro vestro archetypos sanctae virginis Hildegardis legissem : multa cum benignitate vestra et vestrorum veberabilium patrum monasterii sancti Iohannis in Rhingavia exemplaribus donatus sum » (cité par Michael Embach, « « Beobachtungen zur Überlieferungsgeschichte... », p. 434).

principalement les lettres écrites à Hildegarde et ses réponses<sup>31</sup>. Au sein de cette riche correspondance, certaines lettres formaient comme des mini-traités et eurent une diffusion autonome<sup>32</sup>, et c'est tout naturellement que ses *Solutiones* et ses deux *Explicationes* s'enchaînent ici au *Liber Epistolarum*, ces textes didactiques se présentant eux aussi comme des réponses.

Le *Riesenkodex* fit pourtant l'objet d'une tentative de reproduction à la toute fin du Moyen Age, sous l'égide du fameux abbé de Spanheim Johann Heidenberg, ou de Trithenheim, dit Trithémus (1462-1516): on peut en effet tenir pour un émule de ce manuscrit géant le ms. Londres, BL, Add. 15102 que fit réaliser Trithemius en 1487 d'après le volume du monastère de Bingen, comme en témoigne une note manuscrite au début du recueil. La naissance de l'imprimerie n'avait pas signé l'arrêt de la production manuscrite et Trithemius, conscient d'appartenir à la fin d'une époque, était désireux de sauver pour la postérité certains *monumenta*. A la tête d'une des plus riches bibliothèques d'Europe, il était si épris de manuscrits qu'il composa en 1492 son *Opusculum de laude scriptorum manualium* pour exhorter les moines copistes à ne pas se décourager<sup>33</sup>. attitude paradoxale en apparence seulement pour la fin du XV<sup>e</sup> siècle, et qui ne constituait pas un cas isolé : Raphael de Marcatellis, par exemple, était un autre abbé atypique dont le goût pour les manuscrits richement ornés n'avait d'égal que son aversion pour les livres imprimés, et Albert Derolez cite les mêmes dispositions chez le bibliophile flamand Louis de Bruges (m. 1492) ou le duc d'Urbino Frédéric<sup>34</sup>.

Le recueil composé sous la direction de Trithemius contient, dans l'ordre, les écrits suivants : *Liber Epistolarum* ; *Solutiones quæstionum a Wiberto monacho propositarum*, f. 71 ; *Vita S. Roberti et matris ejus Berthæ*, f. 96b ; *Expositio Regulae S. Benedicti*, f. 128 ; *Vita S. Disibodi Episcopi*, f. 137b ; *Expositiones Evangeliorum*, f. 146 ; « Littere quas Villarenses fratres post obitum Hildegardis ad nos [Abbatissam Bingensem et sorores] miserunt, » f. 191 ; « Epistola Hildegardis ad prælatos Moguntienses "propter divina nobis interdicta, » f. 192 ; *Ordo virtutum de patriarchis et prophetis, cum notis musicis*, f. 207 ; *Vita S. Hildegardis, cum visionibus et miraculis ejus, in tres libros distincta; opus a Godefrido incoeptum, atque a Theoderico perfectum*, f. 224. La *Symphonia* rééditée en 2007, manque, alors qu'elle figurait dûment dans le *Riesenkodex*<sup>35</sup>, mais avec le recul, Trithemius apparaît comme le premier éditeur des *Opera minora* de la sainte : de dimensions plus modestes que son modèle, le ms. de Londres s'impose en effet avant tout comme un codex contenant *tout Hildegarde sauf* ses « grands livres » visionnaires, à savoir *Scivias*, *Liber vite meritorum* et *Liber divinatorum operum*.

Mais le *Riesenkodex* contenait-il somme toute vraiment *tous* les écrits de Hildegarde ? Il se trouve qu'outre ce manuscrit représentant un état de ses œuvres à la toute fin de sa vie, nous disposons de deux listes, établies de son vivant, des écrits qu'elle reconnaissait pour siens : la première dans une lettre de son secrétaire Volmar écrite vers 1170<sup>36</sup>, la seconde dans

<sup>31</sup> La table des matières s'ouvre sur cette correspondance qui est la vedette de cette édition : « Varias epistolas summorum Pontificum, Imperatorum, Patriarchum, Archiepiscoporum, Episcoporum, Ducum, Principum et aliorum plurimorum utriusque secularis et ecclesiastici status magnatum ad S. Hildegardem, et ejusdem sanctas ac easdem responsiones ».

<sup>32</sup> Cf. Michael Embach, *Die Schriften Hildegards von Bingen. Studien zu ihrer Überlieferung und Rezeption im Mittelalter und in der Frühen Neuzeit*, Berlin, Akademie Verlag, 2003, p. 184, et 210-250.

<sup>33</sup> Voir Paul Lehmann, "Nachrichten von der Sponheimer Bibliothek des Abtes Johannes Trithemius", dans *Festgabe Hermann Grauert gewidmet*, Fribourg-en-Brigau, Herder, 1910, p. 205-220.

<sup>34</sup> Albert Derolez, *The Library of Raphael de Marcatellis, Abbot of Saint Bavon's, Ghent, 1437-1508*, Gand, E. Story-Scientia, 1979, p. 2-3.

<sup>35</sup> Sur la tradition manuscrite complexe des chants de Hildegarde, notamment leur inclusion dans le *Scivias* dans certains témoins comme le *Riesenkodex*, voir la présentation de Barbara Newman, dans *Opera minora...*, p. 335-370.

<sup>36</sup> *Ep. CXCIV*, dans *Epistolarium*, éd. LievenVan Acker, p. 443 : « Ubi tunc responsum de universis casibus suis quaerentium ? Ubi tunc nova interpretatio Scripturarum ? Ubi tunc vox inaudita melodie et vox inaudite lingue? Ubi tunc novi et inauditi

le prologue du *Liber vite meritorum*, écrit en 1163, où Hildegarde évoque tous les livres composés grâce à une même vision entre 1150 et 1158<sup>37</sup>. Malgré ses protestations d'ignorance, la visionnaire des bords du Rhin était en effet dotée d'une nette conscience d'auteur, et on pourrait penser que de telles énumérations (bien qu'il y manque encore son dernier livre, son chef-d'œuvre, le *Livre des œuvres divines*) constituent un étalon incontestable pour faire le départ, en cas de découverte textuelle, entre œuvres authentique et écrits apocryphes. Or les choses se corsent dans la mesure où ces deux énumérations mentionnent pour l'une un « Exposé sur les natures des diverses créatures » et pour l'autre des « Subtilités des diverses natures des créatures » où l'on reconnaît l'œuvre naturaliste, qui est la grande absente du *Riesenkodex*. Et l'énigme se fait à double détente si l'on se tourne à présent vers les listes de ses écrits établies après sa mort. Elle n'est certes pas le seul auteur du Moyen Age dont l'entourage récapitula pieusement, *post mortem*, la production ; dans un tout autre registre, son contemporain Gérard de Crémone (†1187), auteur de traductions d'arabe en latin capitales pour la vie intellectuelle de l'Occident médiéval, fit aussi l'objet d'un tel inventaire après décès dans l'éloge funèbre que lui consacrèrent ses disciples<sup>38</sup>. Mais dans le cas de Hildegarde, les discordances introduites par ces inventaires après décès sont à l'origine du difficile établissement de la tradition textuelle de son œuvre médicale. C'est sur cette dernière que je m'attarderai à présent, la destinée des écrits de Hildegarde étant à la fois singulière et représentative d'un certain nombre de problèmes posés par les écrits médiévaux : la question de l'anonymat, elle-même souvent liée au problème du catalogage, le devenir des œuvres lors du passage du manuscrit à l'imprimé, la dialectique entre disparition et réapparition, et la frontière mouvante entre inédit et apocryphe.

Tâchons de résumer. Vers 1220, le prieur cistercien Gebeno d'Eberbach compose une compilation des prophéties de Hildegarde connue sous le titre de *Speculum futurorum temporum*<sup>39</sup>, et dans la seconde version de l'épître dédicatoire dont il munit son ouvrage, que l'on peut dater de 1222 environ, il récapitule les écrits de l'abbesse et lui prête la paternité de deux traités de médecine<sup>40</sup>. A la même époque, l'entourage de l'abbesse défunte cherchait à obtenir sa canonisation, une enquête *ad hoc* fut ouverte et les actes de l'enquête furent établis en 1233. Ces *Acta Inquisitionis* reproduisent entre autres le témoignage d'un certain Bruno, *procurator* du monastère du Rupertsberg, et énumèrent par deux fois les écrits laissés par Hildegarde. Certes, à propos de sa médecine, Bruno s'appuie sur le prologue du *Liber vite meritorum*, et sa déclaration ne reflète donc pas un état réel des œuvres de Hildegarde en 1233 ; il introduit toutefois une différence notable, en remplaçant par l'expression de *liber simplicis medicine* le syntagme de *subtilitates diversarum naturarum creaturarum* qu'on trouvait sous la plume de Hildegarde et de Volmar. En revanche, lorsqu'un peu plus loin les

---

sermones in festis Sanctorum ? Ubi tunc ostensio de animabus defunctorum ? Ubi tunc manifestatio praeteritorum, praesentium, futurorum ? Ubi tunc expositio naturarum diversarum creaturarum [...] ? ».

<sup>37</sup> *Liber vite meritorum*, éd. Angela Carlevaris, p. 8 : "Et factum est in nono anno, postquam uera uisio ueras uisiones, in quibus per decennium insudaueram, mihi simplici homini manifestauerat; qui primus annus fuit, postquam eadem uisio subtilitates diversarum naturarum creaturarum, ac responsa et admonitiones tam minorum quam maiorum plurimarum personarum, et symphoniam armoniae caelestium reuelationum, ignotamque linguam et litteras, cum quibusdam aliis expositionibus, in quibus post praedictas uisiones, multa infirmitate multoque labore corporis grauata, per octo annos duraueram, quas mihi ad explanandum ostenderat".

<sup>38</sup> Le texte latin de l'éloge a été édité par Ferdinand Wüstenfeld au XIX<sup>e</sup> siècle, puis par Karl Sudhoff en 1914, mais il faut consulter désormais Charles F. Burnett, « The Coherence of the Arabic-Latin Translation Program in Toledo in the Twelfth Century », *Science in Context*, 14, 2001, p. 249-288, p. 275-281.

<sup>39</sup> *La obra de Gebenon de Eberbach*, éd. José Carlos Santos Paz, Florence, SISMEL, 2004.

<sup>40</sup> "Libros quoque eius, scilicet librum sciuias, librumque uite meritorum ac librum diuinorum operum, omelias etiam eius ac ignotam linguam cum suis litteris celestemque armoniam cum aliis scriptis eius non paucis, atque librum simplicis medicine, secundum rerum creationem octo libros continentem, librumque eius medicine composite, de egritudinum causis, signis atque curis" (München, BSB, Clm 2619, fol.1r).

enquêteurs commissionnés en vue de la canonisation affirment avoir fait parvenir à Rome, par l'intermédiaire de Bruno, l'ensemble des livres de Hildegarde, et notamment le *Liber simplicis medicine* et le *Liber composite medicine* qui lui sont attribués, la liste des ouvrages entérine une division de fait de l'oeuvre médicale. Cinquante ans à peine après la mort de Hildegarde, le traité naturaliste qu'elle revendiquait s'est donc mué en un diptyque dont les catalogues de bibliothèque médiévaux confirment ça et là l'existence, mais qui subit une nouvelle métamorphose à l'époque moderne : entre le XVI<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle, en effet, non seulement on perd la trace de l'oeuvre à deux volets, mais en outre, le traité de science naturelle mis sous le nom de Hildegarde qui sort des presses de l'imprimeur strasbourgeois Jean Schott en 1533 ne correspond à aucun témoin manuscrit médiéval, ni par son titre ni par son organisation.

Il faut rappeler ici que la logique des patronymes qui articule notre vision de l'histoire littéraire au sens large n'a pas cours au Moyen Age. Des pans entiers de la production médiévale sont demeurés anonymes, et ce n'est qu'avec l'imprimerie que la notion d'auteur est venue se loger au cœur du texte, désormais vu comme « oeuvre de »<sup>41</sup>, ce dont témoignent l'apparition progressive de la page de titre comportant un nom d'auteur, et le besoin de séparation nette entre écrits apocryphes et authentiques qui en est le corollaire.

Le caractère souvent fantaisiste des attributions médiévales peut certes donner à croire que les hommes du Moyen Age montraient quelque indifférence envers les noms d'auteur et les titres d'oeuvres<sup>42</sup>. On doit toutefois nuancer si l'on songe au médecin Gilles de Corbeil († v. 1223) présentant ainsi son poème médical sur le pouls (« Tunc ergo sit titulus talis : Incipit liber magistri Aegidii de pulsibus metrice compositus »<sup>43</sup>) ou à Hildegarde elle-même, qui semble avoir doté certains livres de titres mûrement pesés. En témoigne entre autres la lettre par laquelle elle répondit à son futur secrétaire Guibert, moine de Gembloux près de Namur, qui lui avait demandé l'explication de l'appellation de *Scivias* :

Dans une vision j'ai vu que le premier livre de mes visions s'appellerait "Connais les voies", car il a été révélé par la voie de la vivante lumière (*per viam viventis luminis*), à l'exclusion de tout autre enseignement<sup>44</sup>.

Même ses oeuvres visionnaires, toutefois, connurent les aléas de l'anonymat : un des plus précieux témoins du *Liber divinorum operum*, le manuscrit de Lucques (Biblioteca Statale, 1942), fut ainsi attribué à Mechthilde<sup>45</sup>, à Gertrude de Helfta ou à sainte Elisabeth de Portugal<sup>46</sup>. Quant au *Liber vite meritorum*, si l'on se penche par exemple sur le « catalogue » de la bibliothèque de l'abbaye Saint Euchaire-Saint Matthias de Trèves au XIV<sup>e</sup> siècle, on y trouve rangés dans les « Ascetica », entre « Gerardus Remensis » et « Guillelmus Antissiodorensis », « Hildegardis : de operatione Dei — liber Scivias » — puis, plus loin et sans nom d'auteur : « liber vite meritorum per simplicem hominem comparatus annuente luce

<sup>41</sup> Bernard Cerquiglini, *Eloge de la variante*, Paris, Le Seuil, 1989, p. 57. Voir aussi à ce sujet *Le statut du scripteur au Moyen Âge. Actes du XII<sup>e</sup> colloque scientifique du Comité International de Paléographie Latine (Cluny, 17-20 juillet 1998)*, réunis par Marie-Clotilde Hubert, Emmanuel Poulle et Marc H. Smith, Paris, Ecole des Chartes, 2000, et Michel Zimmermann dir., *Auctor et Auctoritas. Invention et conformisme dans l'écriture médiévale. Actes du colloque de Saint-Quentin-en-Yvelines (14-16 juin 1999)*, Paris, Ecole des Chartes, 2001.

<sup>42</sup> Bernard Guenée, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier, 1980, p. 200-201.

<sup>43</sup> Cité par Mireille Ausécache, « Le médecin pédagogue au tournant des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles », *Early Science and Medicine*, 3, 1998, p. 187-215.

<sup>44</sup> Le texte de cette première lettre à Guibert, qui forme comme un petit traité appelé parfois "De modo visionis suae", a été publié pour la première fois *in extenso* par Peter Dronke, *Women Writers of the Middle Ages. A Critical Study of Texts from Perpetua to Marguerite Porete*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, p. 250-255.

<sup>45</sup> Augusto Mancini, *Index Codicum Latinorum Bybliothecae Publicae Lucensis*, Florence, Bernardo Seeber, 1900, p. 248.

<sup>46</sup> Voir Ubaldo Ceccarelli, *Il "Liber divinorum operum" di santa Ildegarda di Bingen*, Pise, U. Giardini, 1960.



revelationum ». <sup>47</sup> Au XVI<sup>e</sup> siècle, ces trois items figurent toujours parmi les livres de l'abbaye, et se suivent désormais immédiatement, mais le *Liber vite meritorum* est le seul à ne pas porter expressément le nom de Hildegarde (« Liber vite meritorum per simplicem hominis compositus »), et aussi à n'avoir pas été conservé de nos jours.

Quoi qu'il en soit, avec l'invention de l'imprimerie, les textes furent désormais rattachés à un nom, au prix parfois d'attributions improbables : l'éditeur bâlois Hans Kaspar Wolff édita ainsi en 1566 l'œuvre connue sous le nom de « Trotula », en l'attribuant à un affranchi romain du I<sup>er</sup> siècle, « Eros Juliae », bien que le traité en question citât des auteurs postérieurs<sup>48</sup>. Quant à Hildegarde, on peut rappeler que la *Physica* associée à son nom dans l'édition de 1533 suscita le scepticisme du grand naturaliste suisse Conrad Gesner qui, dans sa *Bibliotheca universalis* parue en 1545, consacrait deux notices distinctes à "Hildegarde abbesse du monastère de saint Rupert en face de Bingen" et à "Sainte Hildegarde de Pinguia", auteur des *Physicorum libri 4* (sic) parus à Strasbourg l'année précédente, dont Gesner ne faisait pas grand cas<sup>49</sup>, les jugeant entâchés de barbarismes et d'obscurités. En brisant l'unité de la sainte femme férue de science, Gesner consacrait un divorce entre tradition manuscrite et imprimé, mais respectait malgré tout l'identité sexuelle de l'auteur de la *Physica*, quitte à lui imputer le caractère superstitieux de l'œuvre (*muliercularum scholis digna*). D'autres érudits mirent en revanche cette identité en question, comme celle de l'auteur du *Trotula*, et le sexe de l'auteur constitua un achoppement majeur pour certains critiques se refusant à attribuer à une femme la paternité d'un ouvrage d'où la sexualité n'était pas absente<sup>50</sup>.

L'essor de l'imprimerie s'accompagna de la mise au point d'une version de référence, parfois au prix de manipulations qui nous échappent. Les éditeurs du XVI<sup>e</sup> siècle ont en effet procédé à une sélection des auteurs et des œuvres qu'ils voulaient donner à leur presses, et sont en outre intervenus sur les textes. Se distinguant du scribe par son pouvoir de multiplier un texte, l'éditeur avait tout loisir de l'adapter à son goût et aux attentes supposées d'un lectorat désormais nombreux, comme l'illustre le cas du Strasbourgeois Jean Schott. Son édition de 1533 plaçait la *Physica* en tête d'un volume rassemblant trois autres œuvres médicales, attribuées respectivement à Oribase, Théodore et Esculape ; or, des quatre écrits contenus dans le recueil, seul le *Liber Esculapii* a une source identifiée<sup>51</sup>. Et en ce qui concerne le traité de Hildegarde, il y a tout lieu de croire qu'il procéda à des remaniements à partir d'un ou de plusieurs témoins, dont il aurait choisi notamment de ne pas retenir la section consacrée aux pierres, le *liber de lapidibus*, pour suivre le goût du jour : la médecine minérale de Hildegarde s'accompagne de nombreuses formules de conjuration que l'humaniste de Strasbourg tenait peut-être pour d'encombrantes superstitions.

En outre, on l'a dit, le terme de *Physica* ne figure ni dans les manuscrits ni dans les sources qui font état de cette œuvre au Moyen Age, et cette appellation semble elle aussi du

<sup>47</sup> Josef Montebaur, "Studien zur Geschichte der Bibliothek der Abtei St.Eucharius-Matthias zu Trier", *Römische Quartalschrift für christliche Altertumskunde und für Kirchengeschichte*, 26. Supplementheft, Fribourg-en-Brisgau, 1931, p. 18.

<sup>48</sup> Voir les propos liminaires de Wolff, cités par Monica H. Green, *The Trotula. A Medieval Compendium of Women's Medicine*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2001, p. 206, n. 6 : « Erotis medici liberti Iuliae, quem aliqui Trotulam inepte nominant ».

<sup>49</sup> Conrad Gesner, *Bibliotheca universalis sive Catalogus omnium scriptorum locupletissimus in tribus linguis latina, graeca et hebraica*, Zurich, Froschover, 1545, fol. 232v : « Utitur autem phrasi barbara, et dictionibus rerum quas describit germanicis. Multa obscura, muliercularum scholis digna, quaedam etiam superstitiosa et omni ratione carentia insunt ; qui melioribus carent, ista legant ».

<sup>50</sup> Voir à ce sujet Monica H. Green, « In Search of an "Authentic" Women's Medicine : The Strange Fates of Trota of Salerno and Hildegard of Bingen », *Dynamis, Acta Hispanica ad Medicinae Scientiarumque Historiam Illustrandam* (19) 1999, p. 25-54.

<sup>51</sup> Laurence Moulinier, *Le manuscrit perdu à Strasbourg. Enquête sur l'œuvre scientifique de Hildegarde*, Paris/Saint-Denis, Publications de la Sorbonne-Presses Universitaires de Vincennes, 1995, p. 84. Voir Guy Sabbah (dir.), *Bibliographie des textes médicaux latins, Antiquité et haut Moyen Age*, Saint-Etienne, Centre Jean Palerne, 1987, p. 73, 81 et 157.

cru de l'imprimeur. Il est significatif en tout cas que seul le terme de *physica* disparaisse dans la réédition de cette compilation réalisée une dizaine d'années plus tard, toujours à Strasbourg, par le médecin Georg Kraut. Il fit en effet réimprimer sans autre changement le recueil de Schott, précédé de deux autres livres de médecine et publia le tout en 1544 chez Jean Schott lui-même sous le titre d'*Experimentarius medicinae continens Trotulae curandarum aegritudinum muliebrum ante, in et post partum librum unicum.... Libros item quatuor Hildegardis de elementorum, fluminum aliquot Germaniae, metallorum, leguminum, fructuum, herbarum, arborum, arbustorum, piscium, volatilium et animantium terrae naturis et operationibus*. L'œuvre de Hildegarde ne s'appelle donc plus *Physica* sur le frontispice<sup>52</sup>, mais la matière de ses écrits y est organisée comme dans l'édition de 1533, en quatre livres.

Rappelons qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque Friedrich Anton Reuss ouvrit la série des études de l'œuvre scientifique de Hildegarde avec son "commentaire historico-médical des livres médicaux de sainte Hildegarde"<sup>53</sup>, il ne disposait, outre l'édition de Strasbourg, que du manuscrit de Paris, seul connu alors : « le texte de la première édition de la *Physica*, réalisée en 1533, que j'ai utilisée pour mon commentaire, présente parfois des leçons très corrompues... qu'on ne peut rectifier, en raison de la pénurie de manuscrits »<sup>54</sup>. Vingt ans plus tard, il préfaçait une édition de l'actuel ms. Paris, BnF, lat. 6952 établie avec Darenberg : divisée en neuf livres comprenant au total 512 chapitres, l'œuvre éditée est très différente de l'édition princeps, avec ses 379 chapitres répartis en quatre sections dont de larges extraits sont reproduits, comme autant de variantes, en une ébauche d'édition critique fondée sur la comparaison de deux témoins seulement. Or depuis cette date, des trouvailles sont venues relancer le mystère de l'œuvre double et une.

De nombreux « inédits » sont en effet venus au jour, confirmant la vertu positive, conservatoire de l'oubli : ce qui est oublié n'est pas déformé.<sup>55</sup> Mais il n'y a pas toujours loin de la fraîcheur de l'inédit au soupçon d'apocryphe, et une découverte textuelle ne peut se parer du label d'inédit retrouvé qu'à certaines conditions. C'est ce que montre clairement l'histoire de la correspondance de Hildegarde, dont la découverte ou la redécouverte se distille au fil des siècles<sup>56</sup>, et au sein de laquelle un certain nombre de faux furent détectés<sup>57</sup>.

Mais retracer l'histoire de son *Liber epistolarum* nous entraînerait trop loin. Pour s'en tenir à ses écrits scientifiques, en 1859, Karl Jessen, spécialiste de l'histoire de la botanique médiévale et futur éditeur du *De vegetabilibus* d'Albert le Grand, tomba sur un manuscrit jusqu'alors inconnu de la Bibliothèque Royale de Copenhague dont le titre était *Beate Hildegardis Cause et cure*. Resurgissait ainsi un écrit dont la trace semblait s'être perdue depuis le XV<sup>e</sup> siècle, avec Trithemius qui, décrivant l'œuvre scientifique de Hildegarde dans son *Chronicon Hirsaugiensis*, citait pour sa *medicina composita* le même incipit que celui du

<sup>52</sup> Le terme apparaît toutefois à l'intérieur du volume, à l'orée de l'œuvre, p. 1 (« In Physicam sanctae H. de Pinguia, eiusdem praefatio » et à sa fin (« Physicae Hildegardis Finis », p. 121).

<sup>53</sup> Voir Friedrich Anton Reuss, *De libris physicis s. Hildegardis commentatio historico-medica*, Würzburg, Stahel, 1835, et Id., "Der heiligen Hildegard subtilitatum diversarum naturarum creaturarum libri novem", *Annalen des Vereins für Nassauische Alterthumskunde und Geschichtsforschung*, 6. Band, 1859, p. 50-106.

<sup>54</sup> Friedrich Anton Reuss, *De libris physicis s. Hildegardis commentatio historico-medica...*, p. XIX : « prioris Physicae editionis a 1533 quae ipse in adornando meo commentariolo usus sum, textus corruptissimas interdum lectiones exhibet [...] quae ob codicum mss. penuriam [...] emendari non possunt ».

<sup>55</sup> Alain De Libera, *Penser au Moyen Age*, Paris, Seuil, 1991, p. 71.

<sup>56</sup> Voir en dernier lieu "Epistolae s. Hildegardis, secundum codicem Stuttgartensem", éd. Franz Haug, *Revue bénédictine*, 43, 1931, p. 59-71.

<sup>57</sup> Voir par exemple Paul von Winterfeld, "Die vier Papstbriefe in der Briefsammlung der h. Hildegard", *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde zur Beförderung einer Gesamtausgabe der Quellschriften deutscher Geschichte des Mittelalters*, 27. Band, 1902, p. 237-244 ; Franz Haug, « Zur Echtheitsfrage der drei Papstbriefe der heiligen Hildegard von Bingen », *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des BenediktinerOrdens und seiner Zweige*, 52, 1934, p. 199-203, et surtout Lieven Van Acker, "Der Briefwechsel der heiligen Hildegard von Bingen, Vorbemerkungen zu einer kritischen Edition", *Revue bénédictine*, 98, 1988, p. 141-168 et 99, 1989, p. 118-154, et Id., *Hildegardis Bingenensis Epistolarium*.

manuscrit de Copenhague<sup>58</sup>. Jessen ne l'édita pas pour autant, se contentant de publier deux articles sur les écrits naturalistes de Hildegarde<sup>59</sup> et lui faisant une place dans son Histoire de la botanique<sup>60</sup>, et plus de 40 ans passèrent avant que Paul Kaiser n'entreprenne d'éditer ce singulier codex<sup>61</sup>. Mais de quoi s'agissait-il au juste ? D'un inédit, d'un écrit disparu puis resurgi, ou d'un apocryphe de Hildegarde ? En 1956, une découverte de Heinrich Schipperges vint apparemment conforter la thèse selon laquelle le codex de Copenhague était bien un écrit retrouvé de Hildegarde, dont l'existence d'un court fragment dans un manuscrit conservé à Berlin éclairait quelque peu la postérité. Dans ce manuscrit contenant différents écrits de et sur Hildegarde<sup>62</sup>, notamment une série hétérogène de fragments d'écrits scientifiques attribués à l'abbesse baptisée ensuite « Fragment de Berlin » (ff. 103-116)<sup>63</sup>, on reconnaissait en effet, f. 103ra-103va, un court passage du *Cause et cure*. La même année, significativement, parut le travail de deux sœurs de l'abbaye Sainte-Hildegarde sur l'authenticité de tous les écrits mis sous le nom de Hildegarde et qui incluait le *Cause et cure* dans ses œuvres complètes<sup>64</sup>. Cinquante ans plus tard, quel état des lieux peut-on dresser ?

Pour résumer à très gros traits, on peut dire qu'à mesure que le corpus de témoins a crû, le crédit du *Cause et cure* a diminué. Peter Dronke a d'abord émis de fortes réserves sur l'authenticité du Fragment de Berlin, penchant pour y voir un recueil de *sententiae* ou d'extraits de Hildegarde contaminés par des écrits apocalyptiques<sup>65</sup>, et tout porte à croire par ailleurs que le *Cause et cure* est une création *post mortem*. C'est vers ce résultat en demi-teinte, renouant avec la thèse d'une authenticité partielle mise en avant par Bertha Widmer en 1955<sup>66</sup>, que convergent les résultats de différentes méthodes d'analyse, historique, codicologique et stylistique. La comparaison détaillée du *Cause et cure* avec un témoin récemment découvert, le ms. de Florence Ashburnham 1323, a fourni de nouveaux éléments pour une histoire du texte, et il en ressort qu'un même écrit, un *Liber subtilitatum* proche de celui de ce manuscrit, est probablement l'ancêtre commun à trois textes aujourd'hui distincts, la *Physica* telle qu'en la *Patrologie latine*, celle éditée par Schott à Strasbourg en 1533 et une grande partie du *Cause et cure*. En ce qui concerne plus particulièrement ce dernier, Hildegarde en est à mes yeux non pas tant l'auteur que l'inspiratrice — avec toute la prudence qui s'impose dans le maniement du concept d'auteur à propos du Moyen Age ; il est clair que les notions d'originalité, de plagiat, d'imitation, ont alors un tout autre sens que dans la culture de l'imprimé. L'œuvre est alors souvent une œuvre ouverte, et pas seulement à cause

<sup>58</sup> *Chronicon insigne monasterii Hirsauensis, Ordinis S. Benedicti*, per Ioannem Tritheimium, Bâle, Jacob Parc, 1559, p. 175 : « De causis et remediis morborum humani corporis, opus insigne, quod medicinam compositam praesignavit, et incipit : Deus ante creationem mundi absque initio fuit et est ».

<sup>59</sup> Karl Jessen, « Über Ausgaben und Handschriften der medicinisch-naturhistorischen Werke der heiligen Hildegard », *Sitzungsberichte der Mathematisch-Naturwissenschaftlichen Klasse der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, 45, 1862, p. 97-116, et Id., « Deutschlands erste Naturforscherin », *Unsere Zeit*, 17, 1881, p. 305-310.

<sup>60</sup> Karl F. W. Jessen, *Botanik der Gegenwart und Vorzeit in culturlicher Entwicklung, ein Beitrag zur Geschichte der abendländischer Völker*, Leipzig, F. A. Brockhaus, 1864, p. 120-127 et 175.

<sup>61</sup> *Beatae Hildegardis causae et curae*, éd. Paul Kaiser, Leipzig, Teubner, 1903.

<sup>62</sup> *Vita* (ff. 1ra-24vb) ; *Epistolae beatae virginis Hildegardis* (ff. 25ra-54ra) ; l'alphabet et la langue inconnue de Hildegarde (ff. 58r-62r) ; *Gebenonis prioris speculum futurorum temporum* (ff. 63r-99vb) ; *Quindecim signa quae evenient ante diem iudicii* et autres révélations attribuées à Hildegarde (ff. 99vb-102va).

<sup>63</sup> Heinrich Schipperges, "Ein unveröffentlichtes Hildegard-Fragment", *Sudhoffs Archiv für Geschichte der Medizin*, n° 40, 1956, p. 41-77.

<sup>64</sup> Marianna Schrader, Adelgundis Führkötter, *Die Echtheit des Schrifttums der heiligen Hildegard von Bingen : Quellenkritische Untersuchungen*, Cologne/Graz, Bohlau, 1956.

<sup>65</sup> Peter Dronke, "Problemata Hildegardiana", *Mittellateinisches Jahrbuch*, 16, 1981, p. 97-131, p. 109 : "It would seem to me that a collection of Hildegard-excerpts, or Hildegard-'Sententiae', has been contaminated with other apocalyptic utterances (...)."

<sup>66</sup> Bertha Widmer, *Heilsordnung und Zeitgeschehen in der Mystik Hildegards von Bingen*, Bâle, Helbing & Lichtenhahn, 1955.

du genre particulier, propice à la continuation, qu'est la pharmacopée ou l'encyclopédie naturelle : dans la composition d'un écrit entrent souvent, outre l'auteur principal, des collaborateurs de son vivant, et des continuateurs *post mortem*. Avec le *Cause et cure* on a donc affaire à un traité hildegardien, mais pas intégralement de Hildegarde<sup>67</sup>.

Enfin, si des « inédits » ont été depuis assez régulièrement mis au jour, il convient de faire le départ entre témoins et œuvres : nous partageons certes l'avis d'Alain de Libera quand il dit qu'« on n'en a jamais fini, en principe, avec un auteur du Moyen Age »<sup>68</sup>. Mais un auteur ayant soigneusement borné son champ de manœuvre comme Hildegarde et son entourage ne laisse guère de place à l'éclosion de l'écrit retrouvé, juste à la redécouverte d'exemplaires ayant échappé à la vigilance de siècles de catalogage. En outre, la spécificité des modalités de l'accès à l'écrit à son époque rend inconcevable l'alliance entre le négligeable et l'écrit, et, partant, l'existence de « papiers » (comprendre en l'occurrence « parchemins ») de moindre importance que l'on tirerait ensuite d'un long sommeil : les *opera minora* de la nonne se distinguent donc des « œuvres diverses » d'un moderne, une catégorie éditoriale corollaire de celle d'« œuvres complètes » et permettant de faire place, à côté des œuvres majeures, à celles dont les dimensions modestes rendent nécessaire le regroupement dans un ensemble dont la variété est la loi, au gré de la découverte et de la publication de manuscrits ou de textes oubliés<sup>69</sup>. Pour un auteur moderne, un inédit est un texte non publié ; pour Hildegarde, ça ne peut être qu'un texte oublié. Pour qui, comme elle, dit écrire sur injonction divine, écrire, c'est déjà publier, et un lecteur est inclus dans l'acte de tracer des caractères sur le parchemin ; ce qui n'est pas définitif, pas destiné à durer, en s'écrit sur des tablettes de cire<sup>70</sup>. En outre, le soin qu'elle a pris de délimiter les contours de ses écrits et de superviser la confection du *Riesenkodex* l'a protégée des *spuria*, et c'est ce qui autorise à parler résolument de Pseudo-Hildegarde à propos de la prophétie *Insurgent gentes* mise sous son nom dans de très nombreux manuscrits, y compris en langues vernaculaires<sup>71</sup>, ou encore d'un livre de prière qu'on lui attribue<sup>72</sup>.

Si donc les *Opera omnia Hildegardis* ont un sens, on peut en parler non pas depuis l'édition Migne, mais depuis la publication du *Liber Vite Meritorum*, un ouvrage faisant figure de mal aimé des trois livres de visions de la nonne puisque c'est le seul à ne pas avoir été illustré, et le seul dont Trithemius, par exemple, ne fournit pas l'incipit dans sa liste des œuvres de son héroïne<sup>73</sup>. Mais surtout, avec la parution d'un volume d'*Opera minora* dont on

<sup>67</sup> Pour une démonstration détaillée je me permets de me renvoyer à mon introduction dans *Beate Hildegardis Cause et cure*, éd. Laurence Moulinier, Berlin, Akademie Verlag, 2003, et à Laurence Moulinier, « Hildegarde ou Pseudo-Hildegarde ? Réflexions sur l'authenticité du traité 'Cause et cure' », dans Rainer Berndt (dir.), *Im Angesicht Gottes suche der Mensch sich selbst, Hildegard von Bingen (1098-1179)*, Berlin, Akademie Verlag, 2001, p. 115-146.

<sup>68</sup> Alain De Libera, *Penser au Moyen Age*, Paris, Seuil, 1991, p. 58.

<sup>69</sup> Pierre Rétat, « Œuvres diverses », *Dictionnaire électronique Montesquieu* [En ligne], mis à jour le : 14/02/2008, URL : <http://dictionnaire-montesquieu.ens-lsh.fr/index.php?id=151>. Voir aussi Jean Sgard et Catherine Volpilhac-Augier dir., *La Notion d'œuvres complètes*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, notamment Jean Sgard, « Des collections aux œuvres complètes, 1756-1798 », p. 1-12.

<sup>70</sup> Sur les écritures éphémères, transitoires, on verra en particulier Roger Chartier, *Inscrire et effacer. Culture écrite et littérature (XI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Seuil, 2005.

<sup>71</sup> Kathryn Kerby-Fulton, Magda Hayton, Kenna Olsen, « Pseudo-Hildegardian prophecy and antimedicant propaganda in late medieval England : an edition of the most popular insular text of "Insurgent gentes" », dans Nigel J. Morgan (dir.), *Prophecy, apocalypse and the day of doom : proceedings of the 2000 Harlaxton symposium*, Donnington, Shaun Tyas, 2004, p. 160-94.

<sup>72</sup> Voir Elisabeth Klemm, "Das sogenannte Gebetbuch der Hildegard von Bingen", *Jahrbuch der kunsthistorischen Sammlungen in Wien*, Band 74, 1978, p. 29-78, et Gerhard Achten, Hermann Hauke, Elisabeth Klemm, Karin Schneider, éd., *Hildegard von Bingen, Gebetbuch : Faksimile Ausgabe des Codex Latinus Monacensis 935 der Bayerischen Staatsbibliothek*, Wiesbaden, Reichert Verlag, 1987.

<sup>73</sup> Voir par exemple la citation qu'en fait Blanckwalt dans sa préface : « Vita Hildegardis ex Trithemio [...] Omnia autem quae scripsit, ex revelatione divina didicit. E quibus ista sunt : [...] Scivias grande volumen lib. I, « et factum est in anno » ;

imagine qu'il sera suivi par un autre, les éditions Brepols renouent avec le *Riesenkodex*, ce que confirme, en creux, la ségrégation des œuvres scientifiques de Hildegarde, qui se sont avérées dans la suite des siècles les seules véritablement sujettes à caution : les discordances entre l'aveu de l'auteur et l'inventaire après-décès ouvraient de fait une brèche pour la réapparition d'un inédit, et ce rôle fut tenu par intermittences par le traité trouvé par Jessen, sorte d'électron libre des « Œuvres complètes » de Hildegarde.